

## Chantal Théry, Claude La Charité

Claudine Potvin

Numéro 126, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36734ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (2007). Compte rendu de [Chantal Théry, Claude La Charité]. *Lettres québécoises*, (126), 46–47.



☆☆☆☆  
Chantal Théry, *De plume et d'audace. Femmes de la Nouvelle-France*,  
Montréal / Paris, Triptyque / Cerf, 2006, 262 p. 25 \$.

# S'exiler pour la gloire de Dieu

Prendre pays, prendre langue, prendre la plume, faire l'Histoire.

Le livre de Chantal Théry est fascinant à plus d'un titre : le sujet, les auteures et les écrits traités, la connaissance approfondie de l'époque, la rigueur du commentaire, le choix des textes, leur lecture à la fois serrée et libre, enfin les notes et la documentation fouillée. Théry examine dans *De plume et d'audace* les représentations et les impressions que certaines pionnières et missionnaires se font du Nouveau Monde et des femmes qui habitent la Nouvelle-France (Françaises, Canadiennes, Amérindiennes) à travers une pratique « personnelle » de l'écriture (correspondances, journaux, relations, annales, écrits spirituels, etc.). Selon l'auteure, ces formes libres ont permis à ces femmes d'« écrire leur milieu, de témoigner, d'exprimer leurs sentiments et leurs idées, d'exercer leurs dons d'écrivaines » (p. 11). Ces écrivaines, ce sont les ursulines, les hospitalières, quelques laïques (enseignantes, exégètes, infirmières, diplomates, bâtisseuses) préoccupées de divulguer un savoir, curieuses d'en acquérir un autre, vouées au projet de colonisation et d'évangélisation de la Nouvelle-France. Leurs textes, aujourd'hui considérés comme des récits fondateurs, permettent de relire l'histoire d'une part et de la repenser en fonction du rôle qu'ont joué les femmes de l'autre. Si plusieurs de ces textes ont été étudiés dans leur contexte historique, documentaire ou hagiographique, ils n'en ont pas moins été grandement écartés, ignorés, et bien souvent jugés trop mystiques pour « une étude historique sérieuse ». En effet, toute leur vie, « les femmes missionnaires, femmes de caractère et d'idées, supérieures et gestionnaires de couvents, devront justifier le bien-fondé de leur vocation, de leur présence et de leur travail, défendre leurs points de vue, réclamer, voire dénoncer... » (p. 13). De plus, Théry situe l'éloignement et l'exil de ces femmes engagées, parties pour de bon, déterminées à aller au bout d'elles-mêmes, à l'intérieur d'une expérience migrante, de la découverte spirituelle, d'une aventure à la fois individuelle et collective.

## POUVOIR ET RÉSISTANCE

Le premier chapitre (« Amazones du grand Dieu en Nouvelle-France : dans la balançoire de la rhétorique jésuite ») donne le ton à l'ensemble de l'étude. Ces religieuses excessives feront face dès leur arrivée à un accueil plutôt distant et froid de la part des « Anges gardiens jésuites » (p. 30) auxquels elles s'opposeront, mettant en place des stratégies de résistance et d'autonomie. Chantal Théry juxtapose dès le départ la rhétorique et la sémantique des discours de Marie de l'Incarnation et de Paul Le Jeune qui tend à contrecarrer le projet des femmes missionnaires. Malgré les reconnaissances occasionnelles, « [I]l n'en reste pas moins que Marie de l'Incarnation devra, toute sa vie, défendre leur crédibilité, justifier le bien-fondé de leur présence en Nouvelle-France, faire taire les médisances, rectifier les faits » (p. 31). Ailleurs, Théry pose un regard d'anthropologue sur ce même Le Jeune incapable de concevoir les « Sauvages » (voire les femmes) hors d'une vision européenne, hiérarchique et essentiellement binaire.

Or, c'est d'abord et avant tout les traces de l'ursuline Marie de l'Incarnation que Chantal Théry nous invite à suivre dans son livre. Le 31 juillet 1639, Marie Guyart Martin arrive à Québec ; elle y mourra le 30 avril 1672. *De plume et d'audace* nous fait connaître une femme forte, bien décidée à s'installer et à s'adapter à ce nouveau pays, courageuse, indépendante, désireuse de convertir et d'apprendre, se penchant avec humilité sur le territoire de l'autre, « femme d'action, pleine de potentiel et de talents » (p. 95) qui a su inventer son propre destin. À propos de l'écriture de Marie Guyart Martin et de ses consœurs, Théry souligne que ce qui frappe dans leurs textes, c'est « le désir, la passion, l'urgence d'écrire : la dramatisation de l'écriture » (p. 122). Marie de l'Incarnation réclame dès son arrivée du papier à écrire.

L'auteure la rapproche de Sor Juana Inés de la Cruz qui, dans sa réponse à Sœur Philotee (pseudonyme de son évêque), justifiait son amour des sciences et défendait le droit des femmes-religieuses à l'éducation. Le fait que la religieuse mexicaine ait été victime de répression de la part des autorités ecclésiastiques n'est pas sans rappeler les débats entre M<sup>re</sup> de Laval et Marie de l'Incarnation. « Missionnaire au Canada auprès des Amérindiennes, Marie de l'Incarnation a exprimé à maintes reprises respect et compréhension, parfois même son admiration, à l'égard de la culture autochtone. » (p. 184)

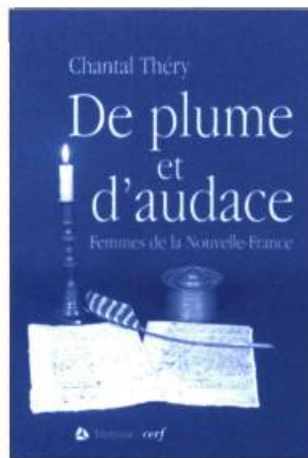
## RACONTER SA VIE

Mystique, réceptacle de la grâce divine, Marie de l'Incarnation entend le récit de sa vie et de son expérience spirituelle. Selon Théry, l'écriture autobiographique passe chez elle par les motifs de la modestie, de la dévotion et de l'obéissance tout autant que par l'expression des émotions, des sentiments et des transports amoureux. Son commentaire du *Cantique des Cantiques*, que Chantal Théry rapproche de celui de Thérèse d'Avila, met l'accent sur l'amour et la hardiesse de l'Épouse à qui Marie s'identifie. Le récit de vie sera donc à la mesure de la témérité de la religieuse ; au delà du vécu et de l'histoire quotidienne, il rejoint une forme de sublime, une expérience poétique même, et un sens de l'intimité que le mot révèle :

*L'intime est lié au registre des émotions intenses [écrit Théry], à la fragilité et à la vulnérabilité... L'intime est dans ce tremblement, cette effraction, cette césure, cette fissure qui se créent en nous dans les instants de désarroi, de souffrance ou de joie, entre tension et détente, méfiance et confiance, lorsqu'un événement ou un être nous « transporte » au plus loin ou au plus profond de nous, terra incognita intima. (p. 163)*

En 1677, quelques années après le décès de sa mère, Claude Martin fera paraître *La vie de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation*, dans laquelle il reprend des écrits autobiographiques, des correspondances, des témoignages qui mettent à jour la relation affective mère-fils. Théry s'intéresse à ce qui deviendra dans ce livre un nouveau contrat mère-fils « légitimé par un devoir-écrire réitéré, un pacte épistolaire, l'obligation (prières et instances du fils mandateur), suivie de la soumission maternelle » (p. 207).

*De plume et d'audace* présente également quelques autres portraits de femmes qui complètent celui de Marie de l'Incarnation. Il s'agit de Marie Morin, née à Québec en 1649 et auteure des annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Dans ses écrits, Marie Morin assume un triple rôle de narratrice-écrivaine, d'historienne et de personnage. Sa manière d'inclure l'anecdote et le quotidien, sa mémoire, ses descriptions, son art du détail font de ses écrits « l'un des récits-maîtres de Montréal » selon Ginette Michaud (p. 140) que Chantal Théry reprend avec bonheur. On trouvera également un examen de la relation de Marie-Madeleine Hachard (de fait un journal de voyage et une correspondance) et de Marie Tranchepain de Saint-Augustin, toutes deux



ursulines de Rouen, venues s'installer en Louisiane, proposant de la sorte, à partir de La Nouvelle-Orléans, une perspective fort différente de l'expérience de colonisation.

On pourrait peut-être reprocher à Chantal Théry d'avoir écrit un livre en pièces détachées et d'avoir repris nombre d'articles déjà publiés. Il faut dire que *De plume et d'audace* ne se veut pas un manuel historique bien qu'il soit historiquement ancré dans une période et l'événement. De plus, la reprise de ces articles, trop souvent lus exclusivement par des spécialistes, a l'avantage d'offrir une vue globale de l'écriture de ces femmes de la Nouvelle-France. On pourrait aussi penser que les abondantes et longues citations qui accompagnent la démarche de l'auteure risquent d'agacer. Néanmoins, faire place aux textes correspond ici à une intention arrêtée d'appuyer le commentaire sur les écrits originaux et de se « démarquer d'une analyse littéraire, plus théorique, qui laisse, le plus souvent, à peine entrevoir les œuvres » (p. 12). D'ailleurs, qui a lu Marie de l'Incarnation? Voilà une bonne occasion de le faire, de se plonger dans l'espace et le temps de la Nouvelle-France, et de se remémorer au passage le langage de nos mères.



Claude La Charité (dir.), *Gabrielle Roy traduite*, Québec, Nota bene, 2006, coll. « Séminaires », no 18, 232 p., 19,95 \$.

## Le secret des langues

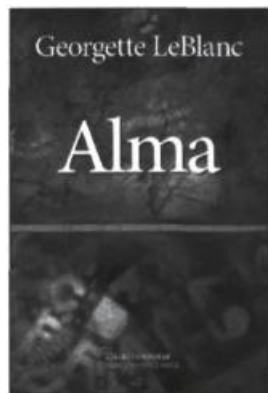
Autre langue, autre texte : le bonheur d'une traduction.



Tout premier collectif consacré à l'étude des traductions de l'œuvre de Gabrielle Roy, *Gabrielle Roy traduite* regroupe quelques articles issus d'une journée d'étude consacrée à *Gabrielle Roy en traduction* et qui s'est tenue à Saint-Boniface en 2002. Au cours des dernières années, Gabrielle Roy a acquis un statut mythologique dans le domaine des études littéraires. Ce petit ouvrage vient la consacrer de nouveau à partir du travail de traduction auquel ont donné lieu ses récits, travail qui suppose nécessairement « des gauchissements, des déplacements et des recompositions de sens à l'infini » (p. 8). La traduction sous-entend toujours un rapport ambigu au texte et au lecteur que l'auteure questionne sans arrêt. C'est ce que les différentes contributions montrent à plus d'un titre. Jane Everett interroge les enjeux et les pratiques éthique, poétique, esthétique et institutionnelle de la traduction elle-même. Son article est suivi d'un inventaire des traductions de Roy en dix-huit langues. Dans le domaine anglo-saxon, Sophie Montreuil étudie la correspondance entre Roy et Joyce Marshall qui traduit alors *Cet été qui chantait*. Claude La Charité se penche quant à lui sur la traduction des titres (*La route d'Altamont* et *La petite poule d'eau*), ce que Jacqueline Barral reprend dans le domaine allemand. Petra Franzen offre à son tour un bilan des traductions allemandes d'œuvres québécoises alors que Tatiana Arcand se penche sur le cas de la traduction de *La détresse et l'enchantement*. En dernier lieu, Carol Harvey réfléchit au cas fort intéressant de l'auteure qui se traduit elle-même. Enfin, ce petit ouvrage intéressera les traducteurs et les critiques littéraires qui continuent de vivre dans l'enchantement de la grande et magnifique Gabrielle. Comme le remarque Marie-Christine Aubin, « la traduction littéraire est affaire de choix dictés par le cœur, la culture, la langue cible » (p. 13), l'écriture et l'élaboration du sens.

## ÉDITIONS PERCE-NEIGE

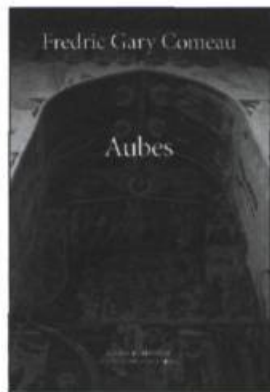
### Nouveautés Printemps 2007



FINALISTE  
Prix Émile-Nelligan  
2007

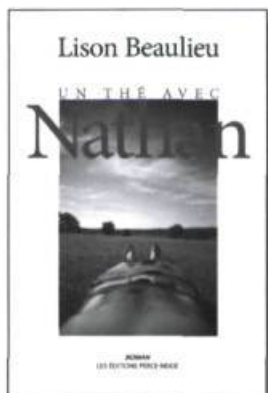
**Alma**  
Poésie

Georgette LeBlanc  
ISBN 978-2-922992-31-4, 14,95 \$



**Aubes**  
Poésie

Fredric Gary Comeau  
ISBN 978-2-922992-32-2, 14,95 \$



**Un thé avec Nathan**  
Roman

Lison Beaulieu  
ISBN 978-2-922992-34-9, 19,95 \$

## ÉDITIONS PERCE-NEIGE



LE CONSEIL DES ARTS  
DU CANADA  
IMPRES 1977

THE CANADA COUNCIL  
FOR THE ARTS  
JUNE 1977